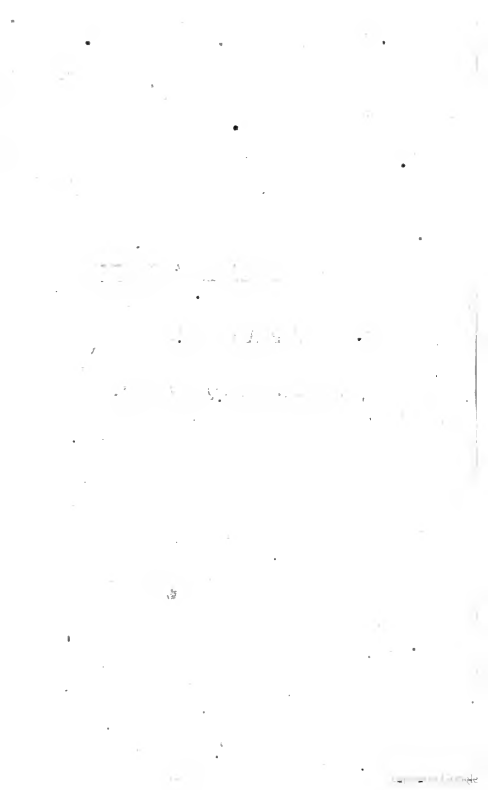
LES CHATEAUX

EN ESPAGNE,

COMEDIE EN CINQ ACTES.



LES CHATEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Français, le 20 février 1789; et à Versailles, devant Leurs Majestés, le 26 mars suivant;

Par M. Collin d'Harleville.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait Châteaux en Espagne?
Picrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les Sages que les Fous;
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.
La Fontaine, *Fable de la Laitière et le Pot au Lait.*



A PARIS,

Chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni;
Desenne, Libraire, au Palais-Royal.

1790.

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL,	*M. Vanhove.* / *M. Gerard.*
HENRIETTE, sa fille.	*Mad. Petit.*
M. DE FLORVILLE, son futur époux,	*M. Fleury.*
M. D'ORLANGE, l'homme aux Châteaux,	*M. Mollé.*
VICTOR, son valet,	*M. Dugazon.* / *M. D'Azincourt.*
JUSTINE, femme-de-chambre d'Henriette,	*Mlle. Joly.*
FRANÇOIS, valet de M. d'Orfeuil,	*M. de la Rochelle.*
OLIVIER, autre laquais,	*M. Marchand.*

La scène est au château de M. d'Orfeuil, à quelques lieues de Moulins en Bourbonnais.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente, pendant la pièce, une salle du château.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE,

Mlle. D'ORFEUIL.

MON père ne vient point.

JUSTINE.

Il ne tardera guères.
Il avait à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

Mlle. D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous?

Mlle. D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois...
La nuit...

JUSTINE.

Bon! bon! monsieur est suivi de François.

Mlle. D'ORFEUIL.

Et dis-moi, que feraient deux hommes seuls, sans armes !
Mon père devrait bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, surtout lorsqu'on l'attend
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience.
Pourquoi monsieur est-il de la sorte attendu ?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

Mlle. D'ORFEUIL.

On dirait que vraiment je ne pense qu'à lui.

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui ;
Sujet inépuisable, et, depuis six semaines,
Encore neuf !

Mlle. D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir.
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

Mlle. D'ORFEUIL.

Hé bien ! je te l'avoue, oui, ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel ! Moi-même, en vérité,
J'ai, sur ce point, beaucoup de curiosité.

Mlle. D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

Mlle. D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

Mlle. D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

Mlle. D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déjà je le vois qui s'avance.
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance:
Car il sait allier la grace et la fierté;
Et ce qui frappe en lui surtout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit?

Mlle. D'ORFEUIL.

Assurément.
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bluettes,
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat; et... de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrais distinguer entre mille:
Sophie, en un clin-d'œil, reconnut son Emile.

JUSTINE.

Hai... vous peignez d'après vos Héros de Romans.
Ces Héros, j'en conviens, sont aimables, charmans;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

Mlle. D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait!
Laisse-moi l'espérance; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait ; il ne paraîtra rien.
Moi, je monte moins haut, afin de moins descendre ;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un valet ;
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait ;
Qui m'aimera d'abord et me plaira de même ;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop, ni demander trop peu.
Mais vous, Mademoiselle, oh ! c'est une autre affaire.

Mlle. D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras si c'est une chimère !

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur :
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi ? j'entends du bruit ; c'est Monsieur.

Mlle. D'ORFEUIL.

Ah ! Justine !

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas ?

Mlle. D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon ! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCENE II.

Mlle. D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, *avec la croix.*

Me voici de retour ! bon soir, ma chère fille.

Qu'il est doux de revoir son château, sa famille.
Tout son monde ! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

Mlle. D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, *malicieusement.*

Ah ! oui, si vous saviez ce que c'est que l'attente !
Nous soupirions!.....

Mlle. D'ORFEUIL, *vivement.*

Comment se porte donc ma tante ?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille ; et c'est par-là que je veux commencer.
(*Il l'embrasse.*)
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire.
Je te donne à présent la moitié de mon bien....

Mlle. D'ORFEUIL.

Epargnez-moi, de grace, et changeons d'entretien.
Mon père... avez-vous ?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi ?

Mlle. D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles ?

M. D'ORFEUIL, *feignant ne pas comprendre.*

Des nouvelles ? ah ! oui.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vraiment ? Quelles sont-elles ?

M. D'ORFEUIL, *de même.*

Le Grand-Seigneur...

Mlle. D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit !

M. D'ORFEUIL.

Un courier de Berlin nous arrive, et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte,
Et nous ne connoissons qu'un pays sur la carte,
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah! ah! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

Mlle. D'ORFEUIL.

Mon père.... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre:
Dès demain, en ces lieux, Florville peut se rendre.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas: vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non;
Il sera plus prudent de t'en faire un mystère.

Mlle. D'ORFEUIL.

Pourquoi.

M. D'ORFEUIL.

C'est ce que jamais tu ne sauras te taire.

Mlle. D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion!
Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh! mon Dieu! nous savons ce que c'est qu'une fille:
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille!

M. D'ORFEUIL, *à demi voix.*

Pour Justine, on pourrait l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste:
Ainsi je prétends bien tout entendre, et je reste.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret!...

Mlle. D'ORFEUIL.

Et je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(Il tire une lettre de sa poche, et lit).

» Mon vieux ami »...

(Il s'interrompt).

Que ce titre m'est cher !
Aussi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

Mlle. D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

M. D'ORFEUIL.

Ah oui !

(Il continue de lire).

» D'hier matin,
» Notre jeune homme est en chemin,
» Et de près, il suivra ma lettre.
» Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein
» Assez bizarre, au fond, s'il faut ne rien vous taire.
» De sa future il desire, entre nous,
» Observer à loisir l'humeur, le caractère.
» Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous,
» En simple voyageur, avec l'air du mystère,
» Et non comme futur époux ».

JUSTINE.

Plaisante idée !

Mlle. D'ORRFEUIL.

Eh mais !... elle semble promettre.
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?...

Mlle D'ORFEUIL.

Ah ! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL, *continue de lire.*

» Je suis loin d'approuver un semblable projet.
» Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire.
» Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
» Vous pourriez, sinon l'éconduire,
» Mon cher, au moins le négliger.
» Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
» Je suivrais mon neveu, si je me portais bien.
» Adieu. *Derval* ».

Plus bas, on lit par apostille :

» Gardez mieux mon secret que je ne fais le sien.

(*à sa fille*).

Hé bien ! voilà le tour que Florville te joue !

Mlle. D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connaissent si peu !
Le projet de Florville annonce une belle ame ;
Et qui d'avance ainsi veut connaître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître ;
Tu ne peux que gagner à te faire connaître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : hé bien, jouons le nôtre :
Paraissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourrait arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir ;
Mais sans faire semblant du tout de le connaître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville, peut-être.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *hors d'haleine.*

Monsieur, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.

Je l'avais défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon ;

Je l'oubliai. Enfin, voici M. Florville.

M. D'ORFEUIL.

Encor ! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même, il se trahit. Tenez, il me parlait,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure ?

FRANÇOIS.

Eh ! mais il est fort bien d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi.

M. D'ORFEUIL.

Finissons, ne vas-tu pas le voir ?
Florville va monter ; il faut le recevoir.
(*à François*).
Qu'il vienne.

(*François sort*).

SCENE IV.

Mlle. D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille, qui paraît embarrassée.*

Eh! mais, qu'as-tu ?

Mlle. D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...

De Florville.

M. D'ORFEUIL.

Hé bien! quoi?

Mlle. D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue...

Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon! cela ne fait rien.

Mlle. D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien!

Passer à la toilette une heure; et je parie
Qu'au retour, tu seras une fois moins jolie.

Mlle D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets du moins de n'être qu'un instant.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.

Tu diras que je vais revenir tout-à-l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

(M. d'Orfeuil sort).

SCENE VI.

JUSTINE, *seule.*

Fort bien, en tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le cœur me battre.
(Elle regarde).
A merveille. Ils sont deux : ainsi nous serons quatre.

SCENE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE, *en bottes*, VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment, monsieur vient de sortir.
Si vous le desirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir? point du tout. Ne dérangez personne.
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah! Vous êtes trop bonne.
Moi, j'attendrais long-tems, si vous vouliez rester.

JUSTINE, *lui rendant sa révérence.*

Vous êtes bien poli; je ne puis m'arrêter.

(Elle sort).

SCENE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR,

M. D'ORLANGE, *triomphant.*

Hé bien?

VICTOR.

Charmant accueil ! rencontre inespérée !

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée;
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paraît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh ! mon Dieu ! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grace, à la réalité,
Monsieur; elle a de quoi suffire, en vérité !
On ouvre.... moi, j'étais tremblant comme la feuille.
Je m'avance; on sourit, on s'empresse, on m'accueille;
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de monsieur l'on m'a même appelé :
J'entre enfin, et déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il était dur et fier, ils seraient insolens.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable;
Aussi, monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir ; elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh ! mais, suis-je partout reçu d'autre manière ?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah ! vous voilà bien fier !
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure : ici le hasard nous procure
Un asile ; et demain ?

M. D'ORLANGE.

Demain ! autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit ;
C'est fort bien ; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde ?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais, que vous reste-t-il, enfin, de vos voyages ?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois, et dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous balotte,
Pestant, grondant, surtout quand vous vous égarez,
Et par fois espérant, lorsque vous espérez ;
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre ;

Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher, mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidèle ?
Tu seras, quelque jour, bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez mont d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Ah! oui, c'était un digne et galant homme,
Qui nous faisait passer tout les mois quelque somme.
Mais las! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimais bien cependant ceux qu'il vous envoyait.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre!
Il me reste, en tout cas, la faveur du ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom :
De mon père, au collège, il était compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme...

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connaissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance.

De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Demain, je pars, je vais d'une traite à Versailles,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courier, je descends;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis : Monsieur, vous trouverez peut-être
» Mon entrée un peu leste : elle me fait connaître ;
» Tel à vos yeux, d'Orlange en ce jour vient s'offrir,
» Tel, et plus prompt encor, vous le verrez courir,
» S'il pouvait être utile à son prince, à la France ».
Cet air d'empressement, et sur-tout d'assurance,
Le frappe : nous causons; il m'observe avec soin;
Et je l'entends qui dit : Ce jeune homme ira loin.
Dans la journée il vaque un honorable poste,
Mille gens l'attendaient; et moi, qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement, aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin?... je puis être... Ministre, un jour:
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, *persuadé par degrés.*

Ah! vous n'oublierez pas, j'espère, mon bon maître,
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non; tu dois me connaître.
Sois tranquille; toujours tu seras mon ami :
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, *humblement.*

Ah! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard.

M. D'ORLANGE.

Fort bien, revenons à notre hôte,
Il me prend par la main, me conduit au salon,
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies.
Et ces dames, Monsieur, à coup sûr sont jolies?

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La Demoiselle, où je suis bien trompé,
Est charmante, et d'honneur! j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
Je voyage, Victor: j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entr'elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la Demoiselle chante:
Quel goût délicieux! et quelle voix touchante!
On me mène en un grand et bel appartement:
Je suis las, je m'endors délicieusement.
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeûne. Victor vient avertir son maître.
Je me lève... L'on veut enfin me retenir:
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *hors de lui.*

Restons, Monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment : daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

Vous !

(*à Victor*).

Mon ami, quelqu'un va vous faire connaître
L'appartement que doit occuper votre maître ;
Croyez d'ailleurs qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... Monsieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête :
Le jour où l'on s'égare, est un vrai jour de fête.

(*Il sort*).

SCENE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, Monsieur, soyez le bien venu.
J'espère, quand de vous serai je mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connais si bien, que je vous ferai grace
De ces remercimens, dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remercimens ? bon !... Il ne m'en est point dû ;
Et dans votre alentour, si je m'étais perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route?
(*à part*).
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraisemblablement conduisait à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais bien bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah! fort bien.
(*à part*).
J'attendais les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien.
Mais j'entends près de moi.

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs.

M. D'ORLANGE.

Ils accourent.
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron!

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors?

M. D'ORLANGE.

J'étais seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très-ferme, et je leur dis :
» Messieurs, que me veut-on ? Ma bourse ? On peut la prendre.
» S'agit-il de mes jours ? je saurai les défendre ».
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air ;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Leur en impose à tous. Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit : » Les braves gens nous plaisent ;
» L'argent, nous le gardons : nous en avons besoin ;
» Mais attaquer vos jours, nous en sommes bien loin.
» Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte ».
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi. Voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Le récit est piquant.

(*à part*).

On ne peut mieux trouvé.

(*haut*).

Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme.
Et... de grace, peut-on savoir comme on vous nomme ?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez.
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille !

M. D'ORFEUIL.

Une seule, Monsieur ; c'est toute ma famille,
Ma seule joie, aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute ?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, Monsieur, de la louer ;
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrais que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi, vous en doutez?
J'en répondrais pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez !

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connaître :
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paraître.

M. D'ORFEUIL.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;
Car vous êtes chez vous, monsieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE.

Monsieur, les anciens, dont on vante l'histoire

Remplissaient les devoirs de l'hospitalité,
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile !
A tous les voyageurs ici j'offre un asile
De bon cœur : après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paie avec usure.
Établissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

Volontiers. (*à part*).
Cet homme est aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL.

De mon gendre je suis déjà très-satisfait.

(*Ils sortent ensemble*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

MAIS, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi ! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh ! non. Ils ne le sont pas tous ;
Tous ne sont pas, monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable ! oh, moi, je suis bon enfant ; mais du reste,
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un, vraiment, qui serait attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vîte?

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte.
Nous les trouvons, sans doute, excellens; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE.

Que sais-je?
Le mauvais tems, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête monsieur; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours: dès le matin il part.
Vous ne connaissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connaître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand;
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre;
Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre:
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, *vivement.*

Vous êtes marié?

VICTOR.

Non vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, *à part.*

Tant mieux; j'avais bien peur.

VICTOR.

Je disais seulement
Que j'étais fait pour l'être : aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore.
Et de long-tems, je pense, il ne se mariera.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par-là.

VICTOR.

Vous croyez!

JUSTINE.

Au revoir; j'apperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc; allez, dites-le-lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il ferait mieux d'éviter l'entrevue;
Et pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.
(*Il sort*).

JUSTINE, *le suivant des yeux.*

Il n'est pas mal.

SCENE II.

Mademoiselle D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mlle. D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parlait?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

Mlle. D'ORFEUIL.

J'entends. C'est le valet....

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

Mlle. D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paraître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange....

Mlle. D'ORFEUIL, *vivement.*

Il était comme il faut.

Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plutôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvait tantôt vous dire même chose.

Mlle. D'ORFEUIL.

A propos.... Tu l'as vu, Justine....

JUSTINE.

Hé bien?

Mlle. D'ORFEUIL.

Je n'ose.

T'interroger.... Enfin, comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

Mlle. D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure,
Justine, conviens-en;

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle ; il plaît dès le premier abord :
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah! doucement. Ce n'est qu'un indice léger :
Mais par vous-même aussi vous en allez juger.

SCENE III.

Mlle. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE. (*Il a ôté ses bottes*).

Voici, mademoiselle, une heureuse disgrace.
A la nuit, au hasard, je dois bien rendre grace.
De détours en détours m'amener jusqu'ici,
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, cet accident chez moi n'est pas très-rare :
Je l'avouerai, souvent cela m'est arrivé :
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte ;
Mais je marche au hasard. Si la nuit me surprend,
Si je m'égare, hé bien, je suis, en m'égarant,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin une lumière ;
Tantôt, c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier, je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse avant qu'il soit un an,

Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici, je trouve encore, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grace, et j'admire d'honneur!...

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Ah! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mais..... on se fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, en vérité,
De se fixer ici l'on serait bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et sur-tout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis long-tems m'arrêter nulle part.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déjà vous parlez de départ!

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce soir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon! demain, vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marierez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet qui vous... plaît; qui sait vous engager;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire;
Cependant, je serais parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

Mlle. D'ORFEUIL.

Pourquoi, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je suis ennemi de la gêne,
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

Mlle. D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mais en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes,
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable.
Et je pourrais, par jour, être souvent coupable.

Mlle. D'ORFEUIL.

Il faudrait bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois pendant un mois, je puis me promener.

Mlle. D'ORFEUIL.

Il faudrait bien encor pardonner cette absence.
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue.

M. D'ORLANGE.

Oh! je l'en préviendrais;
Car si j'étais au point d'épouser, je voudrais
Connaître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui-da?

M. D'ORLANGE.

Je lui dirais: » Tenez, mademoiselle.....
Mais quoi, je vous ennuie.

Mlle. D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(à part.)

Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

» Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine
» (Dirai-je à ma future...)

Mlle. D'ORFEUIL.

Oh ! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

» Mais je suis né galant, tel même j'en conviens,
» Que l'on pourrait par fois me croire un peu volage.
» Toute femme jolie a droit à mon hommage :
» Trop heureux de lui plaire en tout tems, en tous lieux !
» Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux ;
» Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
» Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisserait la même liberté ;
Verrait avec plaisir, même après l'hymenée,
De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup d'œil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil ;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Par-tout aller sans lui, puisqu'il irait sans elle ;
Et, comme vous disiez fidèle à son époux,
Le préférer d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais....

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudrait permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserais promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

Mlle. D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, monsieur, Justine, en s'amusant ;
A peint une coquette et non... votre future,

JUSTINE.

JUSTINE.

Quoi! seriez-vous, monsieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

Mlle. D'ORFEUIL.

Pourtaut il faudrait entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi je le sens bien dans le fond de mon ame;
Je suis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, *à part.*

De bonne foi, du moins il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense; excusez ma franchise.

Mlle. D'ORFEUIL.

Moi, je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentimens j'ai regret de vous voir;
Mais je suis très-charmée, au fond, de le savoir.

M. D'ORLANGE.

Laissez donc là l'hymen, et parlons d'autre chose:
Aussi bien ce serait s'inquiéter sans cause.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin, à part.*

Hai... mon gendre n'a point un air embarrassé.
(*Haut*).
Hé bien, mon cher Monsieur, êtes-vous délassé?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu Mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. d'Orlange.

C'est au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourrait ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grace qui brille...

M. d'Orfeuil.

Vous me flattez, Monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

Mlle. d'Orfeuil.

Ah! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, et j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. d'Orfeuil.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi, j'écouterais pendant des jours entiers.
Je prends, le plus souvent, leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Etes-vous voyageur dans la force du mot?

M. d'Orlange.

A quelque chose près.

Justine, *à part.*

Florville n'est point sot.

M. d'Orfeuil.

Contez-nous donc, Monsieur, quelque étonnante histoire.

M. d'Orlange.

A quoi bon vous conter? vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. d'Orfeuil.

Il est bien vrai que je suis prévenu;
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, Monsieur, êtes-vous?

M. d'Orlange.

De Provence.

M. d'Orfeuil.

De Provence? Voyez! je ne l'aurais pas cru:
Vous n'avez point l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru !
En voyageant l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, *bas à sa maitresse.*

Il ment fort bien.

Mlle. D'ORFEUIL, *bas à Justine.*

Avec trop d'aisance et de grace.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe?

JUSTINE, *à part.*

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous ?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau, comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

Mlle. D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver.
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table;
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, Monsieur : ma foi je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je n'écouterai.
Grace jusqu'au dessert.

M. d'Orfeuil.

Soit. Aussi bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. d'Orlange.

Espérance bien chère !
J'aurais trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avais, du moins, l'espoir d'un prompt retour.

M. d'Orfeuil.

J'y compte assurément. Aussi bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. d'Orlange.

Et mais, quand il faudrait se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmans je reviendrai sans doute ;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. d'Orfeuil.

Laquelle ?

M. d'Orlange.

La voici ? votre réception
Me touche, me pénètre ; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche ?

M. d'Orfeuil.

Eh mais...

M. d'Orlange.

Promettez-moi d'y venir.

M. d'Orfeuil.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait ?
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage serait le plus joli du monde.

M. d'Orlange.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors vous accompagnerait.

Mlle. d'Orfeuil.

Par-tout, avec plaisir, j'accompagne mon père.
Cette partie aurait sur-tout droit de me plaire.

M D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle; moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettais pour long-tems en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer.
Elle est en amazone, ou bien en cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle.
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux;
Ce qu'on voit, on en parle, enfin on le voit mieux.
Est-on las, on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublierait sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito*;
Car c'est là ma manière, et je hais en voyage
Tout appareil, tout faste, et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encore en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même en écoutant;
Et vos rians tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons, en effet, au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel.

M. D'ORRFEUIL.

Oui. Vous avez, sans doute, une terre fort belle;

M. D'ORLANGE, *embarrassé.*

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'était un bel endroit! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et dites-moi, la mer est-elle loin?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup-d'œil superbe?

M. D'ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie!

M. D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien, c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez;
De même en pleine mer vous vous promenerez.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mais... j'aurais peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle faiblesse extrême!
Eh! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime?....
(*Il se reprend*),
Près d'un père?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper.
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, monsieur... monsieur d'Orlange?

JUSTINE, *à part.*

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Venez. (*à sa fille*). Ma fille, et toi, viens-tu?

Mlle. D'ORFEUIL.

Dans le moment,
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL.

(*bas à fille*).
Allons. Il est charmant.
(*Il emmène d'Orlange*).

SCENE V.

Mlle. D'ORFEUIL, JUSTINE, *qui se regardent quelque tems.*

JUSTINE.

Hé bien, mademoiselle?

Mlle. D'ORFEUIL.

Ah! ma chère Justine?

JUSTINE.

Plaît-il?

Mlle. D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien?

JUSTINE.

Je crois que je devine.

Mlle. D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur?

JUSTINE.

Le voilà.

Mlle. D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit!

JUSTINE.

Qui! moi, mademoiselle. Oui, je vous l'ai prédit.
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire.
En un mot, le premier a fait tort au second.

Mlle. D'ORFEUIL.

Ah! quelle différence!

JUSTINE.

Ecoutez donc: au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage
Est aimable....

Mlle. D'ORFEUIL.

Ah! ce mot est bien vague à présent.
De séduisans dehors, un babil amusant,

Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable ;
Et Florville, à mes yeux, serait fort agréable,
Si Florville, pour moi, n'était qu'un étranger :
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre ;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin?

Mlle. D'ORFEUIL.

Eh! tout son entretien.
Quelle légèreté !

JUSTINE.

Ce n'est qu'un badinage ;
Il fallait bien ainsi jouer son personnage.

Mlle. D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours ;
Et je le juge moi, par ses propres discours;
Comme lui, vains, légers, inconséquens, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même, en fort peu de paroles,
Amant fort agréable, et très-mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vîte entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée.
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors.....

Mlle. D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce?

FRANÇOIS, *à Justine.*

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'est perdu tout de bon.

Mlle. D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut-être?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle; il est tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais, en vérité, la rencontre est unique.

Mlle. D'ORFEUIL.

Va-t-il monter?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

Mlle. D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père?

FRANÇOIS.

Pas encore.
J'y courais; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

Mlle. D'ORFEUIL.

Ecoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père de ce pas,
Et je l'avertirai; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.

Elle le regarde.

Il n'est pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, UN LAQUAIS *qui sort après l'avoir introduit.*

FRANÇOIS.

Dans ce salon.

Voulez-vous bien, Monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,

J'attends; vous avez l'air d'un serviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? votre maître.... a-t-il des enfans?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh oui, par-tout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt; cela me désespère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! Monsieur son père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit Monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais sans être informé
De ces secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne,
Pardon. (*Il sort.*)

SCENE IX.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

JE suis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître:
Celui-ci pour Florville est loin de me connaître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'était traité par lettre;
Et si j'avais voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,

Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe: si je suis content, je me déclare:
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais de voyage!

SCENE X.

M. de FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. d'Orlange, *à part, de loin.*

Ou donc est-il? je suis curieux de le voir.
(*haut.*)
Ah! bon. C'est moi, monsieur qui viens vous recevoir.

M. de Florville.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître?...

M. d'Orlange.

Il est sorti.

M. de Florville.

Je vois monsieur son fils peut-être?...

M. d'Orlange.

Je ne suis point parent.

M. de Florville.

Je me trompe, pardon.
Monsieur est, je le vois, ami de la maison?

M. d'Orlange.

Moi? point du tout: bientôt je le serai, sans doute.
Je suis un voyageur, égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, sans doute, ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. de Florville.

Monsieur!....

M. d'Orlange.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel est ce zèle extrême ?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui !

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur ! surtout d'une gaîté !
Sur ma foi, vous serez ravi de le connaître,

M. DE FLORVILLE.

C'est assez, en un soir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connaissez pas le maître de ces lieux,
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connaître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui ? moi ? j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi vous plairez dès le premier coup-d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne ;
C'est sa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante ;
C'est dans tous ses discours une grace touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet....

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée:
Par degrés... que dirai-je! elle s'est animée;
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté.
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui serait agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez ce soir, pour la première fois!

M. D'ORLANGE.

Mon Dieu, oui.

M. DE FLORVILLE, *à part*.

Tout ceci cache-t-il un mystère?
(*Haut*).
Et... comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrais. Mais quoi! je ne puis: dès demain,
Il faudra vers Paris poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment: une raison très-forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, monsieur?

M. DE FLORVILLE, *à part*.

(*Haut*). Je puis mentir.
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

O le charmant voyage!

Il nous paraîtra court, celui-là, je le gage;
Henriette fera les frais de l'entretien.
Henriette est le nom de la jeune....

M. DE FLORVILLE.

(*à part*). Ah! fort bien.
Ce monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier?
Mais quoi! les voyageurs font bientôt connaissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! monsieur!...

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouillerait point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce serait bien dommage!
Mais si la même belle obtenait notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé; l'autre, quoiqu'à regret,
Céderait sans murmure, et se retirerait.

M. DE FLORVILLE.

L'effort serait cruel pour une ame sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirais pour une fille unique,
Et que vous survinssiez....

M. D'ORLANGE.

Bon! bon! terreur panique!

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu,
Monsieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais....

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimais Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrette;
Et moi, je vous rendrais même service ailleurs.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, messieurs?

M. D'ORLANGE.

Pour souper?

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Venez, je vous présente.

M. DE FORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Ma foi! si j'y comprends un seul mot, que je meure!
Serais-je donc ici venu trop tard d'une heure?

(*Ils sortent ensemble. Olivier les suit.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

Je n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu.
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible :
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible?
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grace, esprit, elle a tout, et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avait prévenu!

SCENE II.

Mlle. D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure;
Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure;
Elle paraît charmante.

Mlle. D'ORFEUIL.

Ah! charmante! Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure :
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

Mlle. D'ORFEUIL.

Monsieur aimerait donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférérais à la ville, à la cour;
J'aime les prés, les bois, sur-tout la solitude;
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avais une aimable compagne,
Je passerais ma vie au sein de la campagne.

Mlle. D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, Monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui, mais expliquons-nous :
J'entends une retraite isolée et profonde,
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur; et nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites.
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

Mlle. D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement;
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi, mademoiselle,
Ce monsieur qui d'abord m'a montré tant de zèle,
N'est donc qu'un voyageur égaré?

Mlle D'ORFEUIL.

Je le vois
Ainsi que vous, monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme.... paraît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle..

Mlle. D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable;
Et le premier coup-d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.
Mais c'est déjà beaucoup, et surtout aujourd'hui...

Mlle. D'ORFEUIL.
Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien ! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocens plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très-solitaire.
Une autre trouverait cette retraite austère :
Hé bien, ma solitude a pour moi des appas.

M. DE FLORVILLE.
Ah ! je le crois. D'ailleurs, cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre :
Vous faites son bonheur.

Mlle. D'ORFEUIL.
Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi dès mes plus jeunes ans ;
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisans,
Ecarter loin de lui les ennuis, la tristesse
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse !
Il aime la musique : hé bien, chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.
Fort bien.

Mlle. D'ORFEUIL.
Je suis de plus sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire :
Doux emploi ! tous nos soirs sont bien vite écoulés.

M. DE FLORVILLE, *très-vivement.*
Ah ! je vous aiderai... (*en se reprenant*) ce soir, si vous voulez ;
Cela vous fatigue.

Mlle. D'ORFEUIL.
Ah ! je vous suis obligée.
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M DE FLORVILLE.
Mademoiselle, hé bien, je le dirai tout bas :
Car un autre en rirait ; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule :

Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisais la partie, ensuite je lisais;
Je l'écoutais surtout; enfin, je l'amusais;
Et moi, j'étais heureux, en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à-la-fois, m'est chère et douloureuse.

Mlle. D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir!
Une mère! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir! pourquoi, mademoiselle?
Ah! gardez-vous-en bien: la cause en est trop belle;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerais:
Qui connut vos plaisirs, doit sentir vos regrets.
J'éprouve, en ce moment, un charme inexprimable:
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas! pourquoi faut-il que des momens si doux
S'échappent aussi vîte!

Mlle. D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie:
Mais peut-être, en ces lieux, n'ai-je que peu d'instans...
L'autre étranger ici restera-t-il long-tems,
Mademoiselle?

Mlle. D'ORFEUIL.

Et mais... je l'ignore, mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère;
Et nous reparlerions de l'emploi de nos soirs,

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

Mlle. D'ORFEUIL.

Oui... (*à part*). Ciel !

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Elle paraît émue en le voyant.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi ! point du tout, d'honneur ! je puis être indiscret :
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gênerait.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Fort bien ! vous allez voir que c'est moi qui le gêne.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Je suis un paresseux ; mais j'en porte la peine :
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement
Vous me sûtes, hier, prévenir.

M. D'ORLANGE.

D'un moment
Ma venue en ces lieux a dévancé la vôtre.
Ah ! nous sommes, monsieur, bien heureux l'un et l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai ?
Le portrait que j'ai fait vous paraît-il flatté ?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

Mlle. D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grace,
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainsi, je rêvais donc à vous, mademoiselle.
Je vous voyais partout, au château, dans ce bois...
Et je vous voyais... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon ame était charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée.
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même de loin la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussi-tôt je m'élance,
Et je vais voir... partout règne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui; le feu, justement,
Avait pris, par malheur, près de mademoiselle,
Chez Justine.

Mlle. D'ORFEUIL.

Ah! bon dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grace à mon zèle.
On est bien dispensé de politesse alors.
Je pousse votre porte; et redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déjà vous étiez éveillée;
D'une robe légère à la hâte habillée,
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor:
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi? déjà la flamme en barrait le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, *à mademoiselle d'Orfeuil.*

Mon manteau vous couvre le visage,
Même aux dépens du mien : moi, je risquais si peu!

Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en était chargé,
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé,
Le bonheur de sauver cette chère famille.
Monsieur portait le père, et je portais la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

Mlle. D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh! j'aurais eu le tems de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'était qu'un rêve.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mille graces, monsieur, d'un si généreux soin :
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin.*

Messieurs, vous paraissez en bonne intelligence.
Les voyageurs entr'eux font bientôt connaissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disais.

M. DE FLORVILLE.

Et surtout on la fait
Si vîte avec monsieur!

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet,
J'ai vu que nos humeurs étaient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur !....

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies,
Hein? qu'en dis-tu, ma fille?

Mlle. D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est,
Mon père; je le sens....

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plait.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, messieurs, mon petit appanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, par-tout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeûné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

Il l'entend bien.
Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(Haut.)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille.
(A Florville).
Vous, monsieur, venez voir ma petite famille.

Mlle. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Monsieur la reverrait peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon dieu, point du tout, je l'ai vue à loisir.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. d'Orlange.

Eh! non, depuis une heure, au moins je me promène.

M. d'Orfeuil, *à d'Orlange.*

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. d'Orlange.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. de Florville.

Mais... cette promenade, on pourrait la remettre.

M. d'Orfeuil.

Non. Voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. de Florville, *saluant mademoiselle d'Orfeuil.*

Il n'était pas besoin de sortir du château.

(*Il sort avec M. d'Orfeuil*).

SCENE V.

Mlle. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. d'Orlange.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe?

Mlle. d'Orfeuil.

Pourquoi donc, en ce cas, feigniez-vous de la sorte?

M. d'Orlange.

J'ai si peu de momens à passer près de vous!
Et j'irais perdre, moi, des instans aussi doux!

Mlle. d'Orfeuil.

Et! mais, la fiction vous paraît familière,
Monsieur.

M. d'Orlange.

Ah! pardonnez : ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci;
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

Mlle. d'Orfeuil.

Je croyais que monsieur aimait la promenade.

M. d'Orlange.

D'accord; mais tel plaisir est insipide et fade

Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en conviens;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien!....
Non pas celui d'hier, oubliez-le de grace,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

Mlle. d'Orfeuil.

Sitôt?
Je ne le croyais pas.

M. d'Orlange.

Ah! souvent, il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup-d'œil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, mademoiselle,
J'étais un voyageur, distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin...

Mlle. d'Orfeuil.

Hé bien?

M. d'Orlange.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi! Je suis... hélas! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez!...

Mlle. d'Orfeuil.

Pardon.
De deviner, monsieur, je n'eus jamais le don.

M. d'Orlange.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

Mlle. d'Orfeuil.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre.
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le; jusques-là, je dois tout ignorer.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

M. D'ORLANGE.

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire ;
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant, je ne suis qu'un simple voyageur.
Si j'en crois de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé je la soupçonne atteinte ;
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur.... Oui, mais.... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hymenée !
Bornaient, en son essor, ma haute destinée !
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands évènemens je me crois réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le roi, l'état, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir chargé,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventure.
J'ai lu, je ne sais où, mais cela m'a frappé.
Qu'un voyageur obscur, au naufrage échappé,
Lui douzième, aborda dans une île déserte,
Et crut être d'abord à deux doigts de sa perte ;
Puis, tel est le pouvoir de la nécessité,
Tira bientôt parti de son adversité ;
Puis reconnut les lieux, s'établit à la ronde,
Se trouva possesseur enfin d'un nouveau monde.

(Ici Victor entre, et écoute sans être vu.)

SCENE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. d'Orlange, *continuant sans voir Victor.*

Fut élu chef des siens, puis fut nommé leur roi...
S'il allait m'arriver la même chose à moi!
Pourquoi non! Robinson fut bien roi dans son île
Roi, je ferais bâtir une petite ville;
Car mon peuple, d'abord, ne serait pas nombreux;
J'aurais peu de sujets, mais ils seraient heureux.
Je choisirais surtout un ministre honnête homme.
Le choix est bientôt fait, quand le public le nomme.
On célèbre en tous lieux et mon ministre et moi;
J'entends crier partout: Vive notre bon roi»!
Le pauvre me bénit au fond de la campagne.
Reste à m'associer une aimable compagne.
Pour le bien de l'état je dois me marier;
Voyons.... Je puis choisir dans l'Univers entier.
Mais ces rois, mes voisins, briguent mon alliance;
A leurs ambassadeurs donnons donc audience.

Victor, *s'approchant et s'inclinant.*

Sire....

M. d'Orlange, *comme s'il était roi.*

Que me veut-on?

Victor.

On va prendre le thé,
Et chacun n'attend plus que votre majesté.

M. d'Orlange.

Eh mais!.... c'est toi, Victor, malheureux! tu m'éveilles.

Victor.

C'est dommage. En rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel, je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé
Qu'on fût Roi?

M. D'ORLANGE.

Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, Seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit... son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bon homme il hérite.
Telle femme se croit Sultane favorite.
Un Commis est Ministre; un jeune Abbé, Prélat;
Le Prélat.... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru Maréchal de France;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Hé bien, chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels, c'est une utile trève.
Nous en avons besoin: nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse errreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir: en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeûné pourtant serait bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change,
Et ce n'est point manger que de rêver qu'on mange.

M. d'Orlange.

A propos... Il raisonne assez passablement. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Victor, *seul.*

Il est fou...là... songer qu'on est Roi ! seulement !
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie ;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'acheterais d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Oh ! oui ; dans ce canton, j'aime ce pays-ci ;
Et Justine, d'ailleurs, me plait beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service ?
Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir ;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant ; et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlans,
Que je verrai, de loin, revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que Monsieur sur son trône :

Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
» Ce bon monsieur Victor ; » cela me touchera.
Je puis bien m'amuser ; mais ce n'est pas sans cause.
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose.
(*Il cherche.*)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Et mais...
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible.
Ah ! l'aurais-je perdu ? serait-il bien possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(*Il crie.*)
Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

SCENE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, monsieur ?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre ?...

VICTOR.

Ah ! Mademoiselle, excusez, je vous prie ;
Venez m'aider, de grace, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds, expliquez-vous.

VICTOR.

Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.
(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. d'Orlange. *l'amène mystérieusement.*

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur, car j'en ai grand besoin.

M. d'Orfeuil *sourit.*

Quel est donc ce mystère ?

M. d'Orlange.

Ah ! si vous pouviez lire
Dans ce cœur?...

M. d'Orfeuil, *toujours de même.*

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois ; mais saurai-je à la fin ce secret ?

M. d'Orlange.

Oui ; c'est assez long-tems avoir été discret.

M. d'Orfeuil.

Sans doute, et puis pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. d'Orlange.

Hé bien, puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. d'Orfeuil.

Vraiment !

M. d'Orlange.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre :
En un mot, je l'adore ; et si j'osais prétendre
A sa main, cet hymen ferait tout mon bonheur.

M. d'Orfeuil,

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être;
Mais il est naturel de me faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez.
Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connais fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, Monsieur, que vous trouvez ma fille...

M. D'ORLANGE.

Ah! Monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé,
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même, aussi je le soupçonne.
Ecoutez-moi, je vais voir la jeune personne;
Et j'espère bientôt nous voir tous trois d'accord :
Car si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, Monsieur.

SCENE II.

M. D'ORLANGE, *seul.*

Mais comme tout s'arrange ?
J'aime, je plais, j'épouse. O trop heureux d'Orlange !
Qui m'aurait dit hier, lorsque je m'égarais,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrais?
Qu'en ce château, moi-même... il est un peu gothique :
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père est un brave homme, il entendra raison;
Car je suis, à-peu-près, maître de la maison.
Ces grands appartemens sont vraiment détestables.
Nos bons aïeux étaient des gens fort respectables,
Mais ils ne savaient pas distribuer jadis.
Dans cette pièce, moi je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin; car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille.
Quoi ! je fais tout ôter. Nous avons du terrein :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt; ils sont tous dans mon porte-feuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un bien sombre : on n'y voit rien du tout ;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on ? un amour, un vieux temple ?
Un kiosque ! oh ! non, rien d'étonnant; par exemple,
Un petit pavillon, au-dehors tout uni,
Plus modeste en dedans ; le luxe en est banni,
On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi; je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs : je les arroserai ;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure,
Et tout autour de moi la plus belle verdure.
De ce lieu tout mortel est d'avance exilé.
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.

Là, je rêve, je lis; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit:
Retenant son haleine, elle ouvre et s'introduit.
Ah! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCENE III.

M. D'ORLANGE, Mlle. D'ORFEUIL, JUSTINE,

M. D'ORLANGE.

Le ciel, mademoiselle, a comblé tous mes vœux.
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

Mlle. D'ORFEUIL.

Oui, monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non vraiment. Et ma nôce! oh! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs sont déjà dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête.
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfans, des vieillards, les filles, les garçons;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice;
Que vous dirai-je enfin? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu! que tout cela sera charmant à voir!

M. D'ORLANGE.

Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce,
Le jour n'est pas si près.

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

(*Voyant arriver Florville*).

Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE FLORVILLE,

M. DE FLORVILLE, *qui a entendu le dernier vers.*

Je vous suis obligé.

Mlle. D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire;

J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.

(*Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine*).

SCENE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher!

Cela s'entend, je crois!

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'est plus clair.

Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vîte.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille graces, Monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi! vous partez? sur vous j'avais compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvait
Qu'Henriette déjà fût promise à quelqu'autre.
Qu'auriez-vous fait alors?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre?
Je trouverais, d'honneur! on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère :
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais plus que lui?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux! j'aurais été charmé de le connaître.

M. DE FLORVILLE, *faisant un geste.*

Et... si?...

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival.
Je ne le tuerais point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête.
S'il vous tuait?

M. D'ORLANGE.

Hé bien, si le destin m'apprête
Une si belle mort, je m'en consolerais,
Monsieur, par deux beaux yeux heureux d'être pleuré!

Mais c'est mal-à-propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis, car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrai pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte ;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant !
Peut-être le beau sexe est si compatissant !
De sa main... pourquoi non ? jadis les Demoiselles
Soignaient les chevaliers qui se battaient pour elles.
Mon Henriette est tendre ! oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse?
Mais Bayard près de lui n'avait point de maitresse.
La mienne à mon chevet s'établira. Je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un Roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour.... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard !... de ses yeux une larme est tombée.
Ah ! si je suis malade, elle n'est guère mieux!
Et mon état, vraîment, est si délicieux,
Que je voudrais, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi ! si par malheur vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon ! rien de tout ceci n'arrivera peut-être ;
Et ce futur époux est bien loin de paraître.
Mais de votre départ je suis très-affligé ;
Et vous m'êtes si cher !

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais...

M. D'ORLANGE.

Je serais enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime surtout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE.

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai sur vous des vues
N'en dites mot. Adieu. *(Il sort.)*

SCENE VI.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit. Je le voi,
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrais, d'un seul mot, me faire reconnaître...
Mais non, elle aime l'autre; il est trop tard peut-être;
Et je l'affligerais, sans être plus heureux.
Cet hymen cependant eût comblé tous mes vœux.
Le père me convient, et la jeune personne

Est charmante. Il est vrai qu'elle se passionne.
Un peu vite... Eh ! pourquoi me suis-je déguisé ?
Pour ce monsieur, vraiment le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercherait querelle..
Mais pourquoi ? sa méprise est assez naturelle.
Il arrive ; on lui fait un gracieux accueil ;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup-d'œil.
Laissons-lui son erreur ; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Oui, puisqu'excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.

SCENE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

VOULEZ-vous recevoir mes adieux?

M. D'ORFEUIL.

Bon ! qu'entends-je?
Vous partez?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel dessein étrange !
Vous n'en avez rien dit à déjeûné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis
Je me suis consulté, Monsieur ; et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon? avant de partir, vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille graces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, Monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours, plus tard, vous verriez une chose
Qui vous plairait.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, Monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrais d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

CROIRAIS-tu bien, ma chère,
Que Monsieur veut partir?

Mlle. D'ORFEUIL, *avec un peu de dépit.*

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout ce qui pouvait me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connaissez point les moulins, l'hermitage.

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressait le plus.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quelle froideur extrême!

Mlle. D'ORFEUIL, (*à part.*)
Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.
J'ose vous demander, du moins la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.
Pardon.... je voyage si peu,
Je dis à ce pays un éternel adieu.

Mlle. D'ORFEUIL.
Ce matin même encore, il paraissait vous plaire.

M. DE FLORVILLE.
J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour,
J'aurais voulu, Monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

Mlle. D'ORFEUIL, *à part.*
Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, *à part.*
La force m'abandonne: il faut quitter ces lieux.
(*haut.*)
Pardonnez; je m'oublie en ces touchans adieux!

M. D'ORFEUIL.
Je vais..

M. DE FLORVILLE.
De grace....

M. D'ORFEUIL.
Au moins, jusqu'à votre voiture.

M. DE FLORVILLE.
Non, ne me suivez pas, Monsieur, je vous conjure.
Mille remercîmens de vos généreux soins.
Adieu, mademoiselle, et puissiez-vous du moins,
Puissiez-vous dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur! bonheur, hélas! si rare!
Et que vous avez droit cependant d'espérer!

M. D'ORFEUIL.
Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.
Déjà? mademoiselle est donc bien satisfaite?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.

Adieu, monsieur, adieu, pour la dernière fois.

(*Il sort*).

SCENE IX.

Mlle. D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne.
Mais il a l'humeur sombre : et ce n'est pas la mienne.

Mlle. D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvait les cacher.
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher,

Mlle. D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'ame tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc! comme il est toujours gai!
Quel aimable babil! quelle grace!

Mlle. D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjouement, surtout de la franchise.
Mais j'aurais souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles ames!
En un mot, je voudrais....

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien bien, mesdames!
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

Mlle. D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh! mais, demeure.

Mlle. D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout à l'heure.

(*Elle sort*).

SCENE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnaient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre ame,
Vous pardonnez, monsieur, à votre oncle.....

M. D'ORLANGE.

Comment?

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'était sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh mais.... daignez permettre...
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre
De mon oncle.

M. D'ORFEUIL.

Eh oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi! mon oncle vous écrit?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle! Allons donc! monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel! que ma surprise est grande!
Est-il bien vrai?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR, *à M. d'Orfeuil.*

Monsieur.... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(*A M. d'Orlange en s'en allant*).

J'y vais. Oui, j'étais prévenu,
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCENE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Ah! Victor!.... qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Hé bien?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Se peut-il? comment me savait-il ici?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.

VICTOR.

Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre ;
Car vous saurez, Monsieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre! et pour qui ?

VICTOR.

Pour un futur époux ;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? je m'y perds. Répète donc, de grace...

VICTOR.

Oui, Monsieur : un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, était d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venait pour surprendre.
Vous parûtes. D'abord, on vous prit pour le gendre :
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé.
Voilà pourquoi sitôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je comprends enfin... j'étais surpris aussi
De voir... Mais quoi ! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, Monsieur, je vous supplie ?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(*Il sort*).

VICTOR, *en s'en allant.*

Encor quelque folie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

M. D'ORLANGE, *seul.*

VICTOR est donc parti, je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramenera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice
Cruel, mais qu'après tout, il fallait que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser.
Cet homme est le futur; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais disparaître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route:
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits!
Ah! l'accueil qui m'attend paiera tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit ce sont des transports d'allégresse;
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits-enfans.
Henriette me dit... que ces mots sont touchans!
» Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère!...
» Je vous dois mon bonheur, mes enfans et leur père.
Serais-je plus heureux, si j'étais son époux!
Quelqu'un vient: c'est le père; allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCENE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre ?...
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve....

M. D'ORFEUIL.

A la lettre ?
A cet oncle indiscret ?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu, pour vous ; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser, mais je ne puis m'en plaindre :
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre ?

M. D'ORLANGE.

Il avait ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.
Savez-vous bien, Monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime ?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvait vous échapper :
Mais, Monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper !

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos desirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendrait de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère :
Je sens que l'étranger nous était nécessaire;
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché, mais quoi, je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce monsieur gagnerait à se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

D' ORLANGE.

Je serais très-fâché, s'il ne revenait point.

M. D'ORFEUIL.

Parlo de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus; justement, la voici.

SCENE III.

M. D'ORLANGE, Mlle. D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M D'ORFEUIL, *à sa fille.*

Hé bien, voilà Florville, et tout est éclairci.

Mlle. D'ORFEUIL.

Il est vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Ah! si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à desirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux: car vous avez, je pense,
A vous faire un secret, plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Oui.

(*M. d'Orfeuil sort*).

SCENE IV.

Mlle. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part.*

De mon rival servons les intérêts.

Mlle. D'ORFEUIL, *à part.*

C'en est fait; écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

Mlle. D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non: vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez: mais quoi,
Si je ne l'étais pas?

Mlle. D'ORFEUIL.

Eh mais, Monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

Mlle. D'ORFEUIL, *vivement.*

Vos alarmes, Monsieur? quel sujet?...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je me rends justice.
J'ai, car d'avance il faut que je vous avertisse,
Mille défauts, d'honneur ! pour un mari, s'entend.
Je me connais, je suis vif, volage, inconstant,
Et capricieux même, il faut que je le dise.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable;
Qu'en dites-vous !

Mlle. D'ORFEUIL.

Il est tout-à-fait estimable,
(*A part*).
Voudrait-il m'éprouver ?

M. D'ORLANGE.

Eh ! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observais tantôt.
Ses discours sont remplis de raison, de justesse ;
Ils respirent la grace et la délicatesse ;
Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous plaisantez...

M. D'ORLANGE.

Moi ! non, je suis de bonne foi.
A vos charmans attraits j'ai cru le voir sensible.
Qui ne le serait pas?... Et s'il était possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher ;
Dites-le : je suis homme à l'envoyer chercher....
Que vous dirai-je enfin? à lui céder moi-même
Tous mes droits... si j'en ai.

Mlle. D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême?
Mais, encore une fois, il n'est plus question

De vain déguisement, de supposition;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,
Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est vous qui bientôt me connaîtrez, je crois.

SCENE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR, *qui entre mystérieusement, et a l'air de vouloir parler en secret à son maître.*

Mlle. D'ORFEUIL.

Mais Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE *veut emmener Victor.*

Je vais...

Mlle. D'ORFEUIL.

Restez: c'est moi, monsieur, qui me retire.
(*Elle sort*).

SCENE VI.

M. D'ORLANGE. VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Hé bien!

VICTOR.

Il va venir: il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutai pas.
Et ma lettre?...

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre?...
Mais qu'avez-vous donc mis, monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment!

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant il a d'abord pâli.
Puis il a pris un air... un air... là... très-poli,
Mais extraordinaire. « Oh! oui, j'irai sans doute,
» (A-t-il dit). Je comptais poursuivre au loin ma route;
» Mais ceci me retient. Vite (dit-il alors
» Au postillon) retourne au château d'où tu sors » ...
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

(*Victor sort*).

SCENE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, monsieur! c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Oui, je vous connaissais assez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux,
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'était dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,
Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair pourtant,
Lisez. (*Il le lui remet*).

M. D'ORLANGE, *lit.*

« Voulez-vous bien revenir à l'instant?
» Ne demandez que moi; j'ai deux mots à vous dire;
» Gardez qu'on ne vous voie ». Ah!... (*Il rit*).

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
Attendez : je reviens.

(*Il sort*).

SCENE VIII.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

Il faut que l'attende?
Il me rappelle ; il veut qu'en ces lieux je me rende :
Je revole à l'instant, et monsieur n'est pas prêt!....
Si par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paraît?...
Je crains, pour le futur, sa tendresse inquiette...
Hélas! je crains surtout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?
Je suis bien malheureux. J'ai des droits à sa main :
J'arrive; mais je vois qu'un autre est aimé d'elle :
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient... c'est elle. Ah! ciel!

SCENE IX.

MLLE. D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle. D'ORFEUIL, *de loin, sans voir Florville.*

Florville dans ces lieux,
(*Appercevant Florville*).
M'avait dit que quelqu'un me demandait. Ah! Dieux;
(*Haut*).
C'est vous, monsieur!

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

Mlle. D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre.

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattais pas de jamais vous revoir.

Mlle. D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? c'est... pardon. Une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de venir.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais: votre père a reçu mes adieux.

Mlle. D'ORFEUIL.

Je les avais reçus moi-même... Il serait mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paraître.
Ma visite, à présent, le troublerait peut-être.

Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête.

Mlle. D'ORFEUIL.

Oh! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçait, ce semble, une union prochaine.

Mlle. D'ORFEUIL.

Oui, j'étais sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesait d'avance, et j'en aurais gémi.
Mon père heureusement est mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père:
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisais trop d'honneur:
Je le croyais aimé.

Mlle. D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins, je le soupçonne,
L'a prévenu...

Mlle. D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aime personne,
Avant qu'il vint.

M. DE FLORVILLE.

(*à part.*)

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh Dieu! l'espoir enfin me serait-il rendu?
(*Haut*).
Votre cœur serait libre encor, mademoiselle!

Mlle. D'ORFEUIL, *à part.*

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher! Heureux Florville!

Mlle. D'ORFEUIL.

Eh quoi?
Vous enviez son sort?

M.

M. DE FLORVILLE, *vivement.*
Ah! je parle de moi.

Mlle. D'ORFEUIL.
De vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.
Eh oui. La feinte est inutile.
Vous êtes libre encore, et moi, je suis Florville.

Mlle. D'ORFEUIL.
Vous, Florville!

M. DE FLORVILLE.
Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès-lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour!
Un seul mot rassure, et je puis donc encore.
Vous dire, qui je suis, et que je vous adore.

Mlle. D'ORFEUIL.
Qu'entends-je? eh quoi, c'est vous qui m'étiez destiné?
(*à part.*)
Se peut-il? Ah! mon cœur l'avait bien deviné?
(*Haut.*)
Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.
J'étais aimé! qu'entends-je? et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici? J'étais loin de songer...

Mlle. D'ORLANGE.
Eh! c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.
Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.
Du désespoir je passe au comble du bonheur;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCENE DERNIERE.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, Mademoiselle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avais-je donc, monsieur, si mal choisi la place?
Et faut-il dans les bois?...

M. DE FLORVILLE.

Epargnez-moi, de grace:
Je sens assez, monsieur, combien je suis ingrat.

Mlle. D'ORFEUIL.

Moi, je sens tout le prix d'un trait si délicat;
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime:
Vous en avez, monsieur, de vrais à mon estime.
(*A son père.*)
Vous savez notre erreur, mon père?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville: enfin on le connaît!

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grace à ce dessein étrange.
S'était trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allais, sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous?

Mlle. D'ORFEUIL.

Eh! oui, je vous pardonne;
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais.

Mlle. D'ORFEUIL

Eh ! discours superflus !

Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! que je dois rendre grace

A l'ami généreux qui fit suivre ma trace !

M. D'ORLANGE.

Moi, j'ai fait mon devoir. Ah ! respirons... l'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang,
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire,
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai.
Assez d'autres, sans moi, serviront bien le prince ;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Serait-il une terre à vendre dans ce canton ?

M. D'ORFEUIL.

Justement : j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.

Je l'achete. J'y prends une femme estimable,
D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfans ; le grand nombre m'en plaît.
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élevera les filles :
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi ;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi :
Je saurai démêler leur goût, leur caractère.
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire.
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné !

(*A M. d'Orfeuil.*)

Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme :
Il pourrait épouser la fille de madame.

(*Il montre Mlle. d'Orfeuil.*) (*à M. d'Orfeuil.*)

Trop heureux ! Tous alors, nous serons vos enfans.
Vous sourirez, mon père, à nos soins caressans.

A cent ans, vous direz : « Je n'avais qu'une fille ;
Et tout ce qui m'entoure, est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des châteaux en Espagne.

FIN.